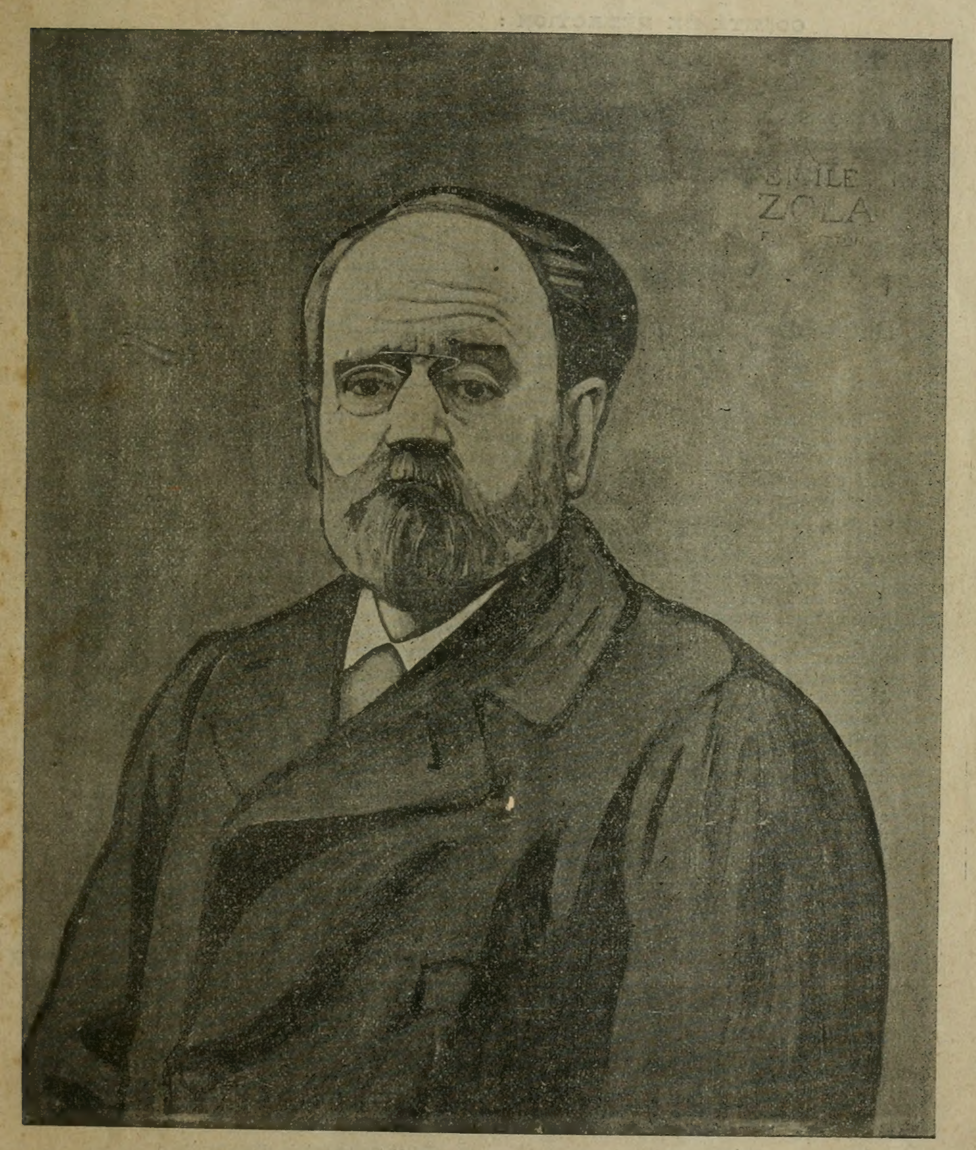
PREMIÈRE ANNÉE. — N° 1 15 Mars 1909

Portraits d'Hier

ÉMILE ZOLA



Portrait inédit de F. VALLOTTON. ***Texte de Victor MÉRIC***

PROCHAIN NUMÉRO : **PUVIS DE CHAVANNES**

Paraît le 1er et 15 de chaque mois. LE NUMÉRO : **25** CMES

Portraits d'Hier

Études sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps

COMITÉ DE RÉDACTION :

Léon Werth, R. de Marmande, Georges Pioch, Hubert Lagardelle
Gaston Syffert, Amédée Dunois, Victor Méric
François Crucy, Gustave Hervé, Maurice Robin, Manuel Devaldès
Miguel Almereyda, Francis Jourdain
Elie Faure, Paul Signac, L. et M. Bonneff, A. Delannoy

Numéros en préparation ou prêts à paraître :

Puvis de Chavannes, Léon Gambetta, Elisée Reclus, Beethoven, Karl Marx
Baudelaire, Ibsen, Blanqui, Edouard Manet, H. de Balzac
Jules Vallès, Daumier, Michelet, Seurat, etc.

En faisant paraître cette nouvelle revue nous nous proposons un double but :

1° Présenter à ceux qui les ignorent ou ne les connaissent qu'imparfaitement, les hommes qui ont contribué à former la pensée moderne sous ses expressions : artistique, littéraire, scientique et politique ;

2° Mettre de l'Unité, introduire un ordre dans la multitude des sensations éveillées en nous par les productions du génie humain.

Il n'y a pas d'effort individuel vraiment détaché. Tout s'enchaîne. Nous ne sommes les uns et les autres que les produits des générations qui nous ont précédés. De sorte que pour comprendre et apprécier véritablement telle manifestation de l'esprit moderne, il faut en suivre le développement, étape par étape, dans l'œuvre et la pensée des hommes qui en furent inconsciemment les créateurs.

Penser, c'est unir, dit Kant. En ce sens, *Portraits d'Hier* constitueront un guide précieux et sûr.

Peintres, littérateurs, théoriciens, musiciens, savants, hommes politiques et hommes d'action ; maîtres illustres consacrés par la renommée ; gloires plus obscures dont la renommée ne dépassa jamais le cercle d'une élite, mais dont l'influence fut néanmoins prépondérante ; en un mot, tous ceux de nos aînés qui ont suscité les grands mouvements d'idées de la fin du XIXe siècle et du commencement du XXe, ou enrichi d'un joyau nouveau la couronne de l'art, prendront place dans cette galerie.

Chaque numéro de *Portraits d'Hier* formera un tout en soi. Les grands morts y seront présentés sans ordre, ni lien apparent. Pourtant l'ensemble de l'œuvre dénoncera une pensée directrice qui s'affirmera toujours par l'Amour de la Saine Beauté et de la Vraie Justice. Le comité de rédaction qui a présidé à l'élaboration du plan et en assurera l'unité, est un sûr garant de l'intelligence et de la valeur de la publication.

Portraits d'Hier formeront une œuvre méthodique et complète, indispensable aussi bien à celui qui n'a pas eu les moyens de s'instruire qu'à l'initié auquel ils fourniront le moyen de compléter ou de vivifier ses connaissances.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS :

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		ÉTRANGER & AUTRES COLONIES	
Un an (24 numéros)	6 fr. »	*Un an*....................	8 fr.
Six mois (12 numéros)..	3 fr. »	*Six mois*	4 fr.
Trois mois (6 numéros).	1 fr. 50	*Trois mois*...............	2 fr.

Adresser tout ce qui concerne " Portraits d'Hier "
à H. FABRE, 38, Quai de l'Hôtel-de-Ville — PARIS (4e).

Portraits d'Hier

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 1
15 Mars 1909

ÉMILE ZOLA (1)

I

« Avant de se pacifier dans l'immortalité, la destinée d'Emile Zola aura été étrangement tourmentée. Comme tous les hommes de génie — surtout les hommes d'un génie rude, tenace et humain, — Zola a créé, toujours, autour de lui, de la tempête. Il n'est pas étonnant que la bourrasque souffle encore.

« Son œuvre fut décriée, injuriée, maudite, parce qu'elle était belle et nue, parce qu'au mensonge poétique et religieux elle opposait l'éclatante, saine, forte vérité de la vie, et les réalités fécondes, constructives de la science et de la raison.

« On le traqua comme une bête fauve jusque dans les temples de la justice. On le hua, on le frappa dans la rue, on l'exila : tout cela parce qu'au crime social triomphant, à la férocité catholique, à la barbarie nationaliste, il avait voulu, un jour de grand devoir, substituer la justice et l'amour.

« Sa mort fut un drame épouvantable et stupide. Lui qui, devant les rugissements des hommes, devant les foules ivres de meurtre, avait montré un cœur si intrépide, un si magnifique et tranquille courage, il n'a rien pu contre l'imbécillité lâche et sournoise des choses, car l'on dirait que les choses elles-mêmes ont de la haine, une haine atroce, une haine humaine contre ce qui est juste et beau (2). »

Ces lignes sont d'Octave Mirbeau, l'un des écrivains d'aujourd'hui le mieux capable d'aimer et d'apprécier Zola. Elles devaient être inscrites au début de cette étude.

---

(1) Cette étude a été écrite en septembre 1908, deux mois avant que l'auteur fût jeté dans les géoles républicaines pour avoir librement exprimé sa pensée sur l'expédition du Maroc. (Note de l'éditeur.)

(2) *La 628-E8.*

Après six années écoulées, l'impression d'immense désolation que sema dans les âmes l'annonce de la fin tragique de Zola est encore vivante et persiste en nous. Ce fut par une journée pluvieuse et sombre, sous un ciel gris et sale, que l'affreuse nouvelle éclata. Une atmosphère lourde de tristesse et d'ennui enveloppait la ville comme assoupie. Brusquement, dans la monotonie de cet après-midi d'automne, l'imprévu d'une aussi soudaine catastrophe vint nous glacer d'épouvante. Quoi donc! Pareille chose était possible! Zola mort! Zola succombant ainsi par surprise, de cette mort traîtresse. L'ouvrier robuste, le travailleur tenace dont les mains patientes édifiaient, pierre par pierre, un radieux monument de vérité et de beauté, l'homme admirable de l'Affaire, le courageux artisan de justice finissant de cette façon simple et bête, mourant de cette mort banale, comme aurait pu mourir le premier imbécile venu, un Maujan ou un Dujardin-Beaumetz! Quelle ironie terrible comportent les destinées!

Chaque fois que, dans l'écœurement d'une si quotidienne existence, surgit un événement inattendu qui vient secouer les torpeurs et fouetter les somnolences, l'esprit effaré, placé face à face avec les problèmes redoutables, se cabre sous l'angoisse qui l'étreint. On se prend alors à douter de tout; l'inefficacité du geste, l'inutilité du talent et du labeur apparaissent, et dans le vide immense qui se fait dans l'âme, on va jusqu'à désespérer de toute justice et de toute bonté.

La mort de Zola, atteint en pleine force, en pleine santé, peut compter comme un de ces événements funestes d'un effet terriblement démoralisant. Cette cheminée fumant dans la nuit, cette agonie lente et sans témoins, se prolongeant plusieurs heures et, au lendemain, ce cadavre gisant sur le parquet, calmement, paisiblement, avec un visage de sérénité. Tout cela n'était-il pas à la fois absurde et poignant ?

L'aveugle fatalité en choisissant Zola au moment où il parachevait son œuvre et alors qu'il lui restait encore quelque chose à dire témoignait de l'aveuglement ou du néant de la divinité qui préside aux destins de ce monde. Elle frappait le puissant écrivain en pleine maturité. Sottement, elle abattait ce géant de travail et de pensée dont elle faisait une pauvre chose inanimée, sans orgueil et sans voix. Et quand on songe aux services que Zola, vivant encore dix années, aurait pu rendre à l'humanité, quand on pense aux projets qu'avaient formés ce travailleur infatigable conduit par une lente évolution à une vision plus nette et plus claire des problèmes sociaux et humains, on se prend à maudire cette bêtise sournoise, haineuse, atroce, des choses dont parle Mirbeau et qu'il nous montre s'acharnant, elles aussi, contre ce qui est juste et beau.

*
* *

Ce qui explique la rage persistante, la colère tenace des ennemis de Zola, c'est qu'il leur est absolument interdit de tenter la petite opération qu'ils réalisent généralement sur tous les grands hommes défunts. Après l'avoir injurié, sa vie durant, ils étaient parfaitement capables de le réclamer une fois mort. Ils ont accompli ce tour de force avec Hugo.



EMILE ZOLA ENFANT.

Le malheur, c'est qu'avec Zola la chose est parfaitement impossible. Celui-là est à nous, bien à nous, rien qu'à nous. Réactionnaires, catholiques, militaires, épiciers et académiciens sont bien obligés de nous l'abandonner. C'est pourquoi, ne pouvant l'accaparer, ils continuent à le poursuivre de leurs injures. C'est pourquoi l'on voit M. Barrès, qui feint de tomber d'admiration devant Renan, s'essayer à la tribune de la Chambre à ébranler d'une petite secousse la gloire littéraire de l'auteur des *Rougon-Macquart*. Ces criailleries ne dureront point et force sera à la bêtise et à la mauvaise foi de se résigner au silence.

Avec Hugo, l'opération présentait, d'ailleurs, quelque facilité ; il se prêtait complaisamment aux discussions. On pouvait donc ergoter, mettre la main sur ses livres, s'emparer de son œuvre. Avec Zola, nulle possibilité de risquer l'escamotage. Son œuvre est là comme un démenti éternel. Et il ne s'agit point d'une œuvre disparate où l'auteur a manifesté des tendances multiples, des sentiments divers et opposés, des pensées contradictoires — d'une sorte de salmigondis où chacun prend le morceau qui lui convient. L'œuvre de Zola, au contraire, est une ; elle apparaît comme le résultat d'années de patiente recherche et d'obstiné labeur; elle se développe logiquement. On y sent l'effort constant de l'écrivain chercheur de vérités qui lutte pour la Science et pour la Vie contre l'ignorance et le mensonge. Prenez Zola à n'importe quel moment de son existence : malgré des erreurs fatales et quelques faiblesses inévitables, vous le trouverez toujours — qu'il soit romancier, critique littéraire, critique d'art, homme d'action — dans la bataille contre l'autorité, contre l'esprit religieux, contre tout ce qui ne lui semble pas juste et vrai. Ses romans constituent le plus formidable des réquisitoires contre les puissances d'oppression en même temps qu'un plaidoyer ému pour les misérables, victimes de leur milieu et de leur hérédité. D'un bout à l'autre des *Rougon-Macquart,* il n'a cessé de dénoncer l'injustice sociale. Tour à tour, il nous a montré l'Eglise qui abrutit les masses pour le plus grand profit de quelques exploiteurs ; l'Armée qui tue et s'oppose aux justes revendications ; l'Argent pourrisseur d'âmes ; la Politique, farce lugubre qui se joue sur le dos du peuple ; la Magistrature, instrument servile du pouvoir ; la Presse, qui sème le mensonge et la calomnie. Et ce réquisitoire, il l'a formulé sans vaine déclamation, par la seule puissance de vérité de ses tableaux d'une réalité cruelle et saisissante. Aussi on s'explique la haine furieuse, inouïe, qui l'entoure aujourd'hui encore, alors que disparu de la scène du monde, il aurait quelque droit, semble-t-il, à l'impartialité de ses plus acharnés détracteurs.

*
* *

Mieux que tout autre, Emile Zola a dû goûter cette âpre volupté dont parle Jules Vallès, dans le *Bachelier :* se sentir seul contre tous et rien qu'avec ses idées. A part, en effet, un cercle restreint d'admirateurs et d'amis, du début à la fin de sa carrière, Zola vit se dresser contre lui la totalité de ses contemporains. Incompris, blâmé, bafoué par ses confrères, il eut à soutenir le poids de la réprobation générale. Même parmi ses amis et disciples, il eut à souffrir des ingratitudes et trouva des désertions. Du petit cénacle de Médan, il ne lui resta guère de fidèle que l'auteur de *La Fin de Lucie Pellegrin;* les uns, comme Maupassant, le quittèrent pour un autre monde ; les autres, comme

Huysmans, le lâchèrent pour se plonger dans le bourbier mystique et religieux. Les derniers venus d'entre ses disciples littéraires ne lui furent pas plus indulgents. Qu'on se souvienne de la séparation bruyante dont le prétexte fut la *Terre* et dont firent les frais l'auteur de *Charlot s'amuse* avec, à sa suite, MM. Descaves, Rosny, Guiches et Margueritte.

De tous les reproches qu'on adressa à Zola, il en est quelques-uns que nous retiendrons plus particulièrement et sur lesquels nous reviendrons. Le plus courant, celui qu'on retrouvait sans cesse sous la plume des critiques et des journalistes était celui de s'être noyé dans la basse ordure. Son existence entière, Emile Zola fut, aux yeux des gens vertueux et moraux, un scatalogue se complaisant dans des descriptions de vice et pataugeant dans le fumier. A son premier roman, *La Confession de Claude,* il se vit conspuer et traiter d'« égoutier littéraire ». Plus tard, à l'apparition de *Thérèse Raquin,* on nous montra l'écrivain se ruant aux plaisirs des sens, s'y vautrant cyniquement. Le noble littérateur Louis Ulbach trouva même une expression originale pour parler de la littérature naturaliste qu'il qualifiait de « littérature putride ».

Ainsi Zola marchait à peu près seul contre tous. A chacune de ses affirmations, c'était, dans la presse, un hourvari formidable, une tempête de récriminations et d'injures. Lui-même, d'ailleurs, ne ménageait pas ses ennemis. Enthousiaste et batailleur, assoiffé de clarté et de sincérité, il se jetait à corps perdu dans la bataille littéraire. Il s'insurgeait contre les idoles qu'il renversait et piétinait, criant bravement sa foi dans la Science, dans la Vérité, son dégoût des fictions romantiques, des fadeurs romanesques d'un Octave Feuillet ou d'un Mérimée ; s'attaquant au romantisme vieilli, affublé d'oripeaux usés, qui brillait en la personne de l'indiscutable Hugo. En art, il se prononçait également pour un petit groupe de novateurs hardis, rompant des lances en faveur des Manet, des Cézanne, des Monet, dont il imposait bientôt les œuvres et les noms. En politique, il ne craignait pas d'exprimer son mépris des inutiles et des incapables que la bêtise populaire hissait au Pouvoir (1).

Cette attitude fut la cause première des inimitiés et des rancunes. Tous ceux qu'il avait choqués, meurtris, dénoncés, ridiculisés, flétris, devaient se liguer contre lui. Désormais Zola devient l'ennemi. Il aura

---

(1) Dans la préface d'*Une Campagne,* Zola écrit : « Ah ! vivre indigné, vivre enragé contre les talents mensongers, contre les réputations volées, contre la médiocrité universelle ! Ne pouvoir lire un journal sans pâlir de colère ! Se sentir la continuelle et inévitable nécessité de crier tout haut ce qu'on pense, surtout quand on est le seul à le penser, et quitte à gâter les joies de sa vie ! Voilà quelle a été ma passion, j'en suis tout ensanglanté, mais je l'aime, et si je vaux quelque chose, c'est par elle, par elle seule. »

beau accumuler les chefs-d'œuvre, élever peu à peu ce superbe monument de vie qu'est l'histoire sociale et naturelle des *Rougon-Macquart*, on ne lui pardonnera plus. Il aura beau exercer une influence considérable sur le mouvement social et littéraire de son époque, ses ennemis ne désarmeront pas.

***

Passons en revue quelques-uns des jugements formulés sur Zola. Nous les examinerons ensuite et nous verrons ce qu'ils valent :

Pour Brunetière, qui commence d'abord par comparer Zola à Restif de la Bretonne, vague auteur de « salauderies », sorte de Jean Lorrain avant la lettre, le père de *Nana* manque d'éducation littéraire, de culture philosophique. « Sa place est dans le camp des littérateurs sans littérature (1). » Voyez-vous ça. De tels reproches sont plutôt cocasses sous la plume de cet ennuyeux pédant qui s'embourbe dans les phrases avec la grâce d'un éléphant dans un parterre de fleurs.

M. René Doumic va plus loin. Il affirme tranquillement ceci : « Ce littérateur n'a, du reste, pour la littérature que peu de goût et qu'un respect médiocre ; il ne la connaît pas et n'a jamais éprouvé le besoin de la connaître (2). » Excellent M. Doumic !

Le subtil Jules Lemaître, tout en rendant suffisamment justice à Zola (il n'était pas encore tombé dans le Royalisme), en fait un pessimiste noir, victime de son imagination perverse qui lui fait entrevoir le monde dans une hallucination. « La bestialité et l'imbécillité, écrit-il, sont, aux yeux de Zola, le fond de l'homme. » « Son œuvre nous présente un si prodigieux amas d'êtres idiots ou en prise au « sixième sens », qu'il s'en exhale — comme un miasme et une buée de fumier — pour la plupart des lecteurs, un écœurement profond, pour d'autres une tristesse noire et pesante (3). »

Passons à Paul Bourget. Le psychologue lui reproche naturellement de manquer de psychologie, puis il reprend à son compte l'accusation de pessimisme. Mais l'on sait que M. Bourget « grand videur d'âmes et de pots de chambre », selon l'expression de Mirbeau, se fait une idée particulière du pessimisme qu'il voit partout, qui est en quelque sorte sa bête noire, qu'il découvre jusque dans les pièces de théâtre de Maurice Donnay (4), et dont il voit une des manifestations dans le mouvement de la Commune en 1871 (5).

---

(1) *Le Roman naturaliste.*
(2) *Portraits contemporains.*
(3) *Les Contemporains.*
(4) Voir son discours de bienvenue, à la réception de Maurice Donnay à l'Académie.
(5) *Essais de psychologie contemporaine : Charles Baudelaire.*

Tout cela, c'est encore de la critique. Mais à côté de ces messieurs, il y a les bons insulteurs, ceux qui ne raisonnent point, n'argumentent



Portrait d'après la pointe sèche de Marcellin Desboutin (vers 1878).
Extrait : *Emile Zola en Images*, par John Grand-Carteret,
1 vol., 3 fr. 50 ; chez Juven.

point et se contentent d'injurier. Pour ces derniers, au nombre desquels il faut bien compter Léon Bloy, quelle que soit l'opinion qu'on

professe sur son immense talent littéraire, Emile Zola n'est qu'un méprisable individu, digne de tous les châtiments, un immonde écrivain qui déshonore la littérature. Il est parfaitement inutile de leur opposer son labeur énorme, la simplicité de sa vie, la scrupuleuse exactitude de ses observations et la probité de son œuvre. Dès qu'on parle de Zola, ces messieurs se bouchent le nez et les oreilles.

Donc, Emile Zola, pour bon nombre de nos contemporains, est un faux littérateur, un écrivain sans style, un esprit chagrin, un noir pessimiste, un détraqué, un menteur, un ordurier. Ces épithètes et ces injures lui ont été jetées par paquets à chaque roman nouveau, à chaque livre paru. Il lui a fallu, véritablement, un courage tranquille et une foi ardente pour continuer, malgré tout, son œuvre. Un autre se serait écroulé sous cette avalanche de cris et d'insultes, sous cet amas de fumier et d'ordures. Il semble, au contraire, que cela l'ait stimulé. A l'en croire, c'était un « excitant merveilleux pour la besogne quotidienne. » C'est ce qu'il appelle des « crapauds ».

« Mon grenier de Médan, écrit-il, en est plein jusqu'aux solives, et le pis est que ce tas grossit toujours ; le fleuve coule aujourd'hui avec l'emportement qu'il avait hier, rien ne le calme, ni mon œuvre ni mon âge. Décidément, l'orage est sans fin, le ciel crève et il pleut des crapauds (1). »

Heureusement que Zola avait l'estomac solide. Il pouvait impunément avaler son crapaud quotidien sans en être autrement gêné. « Ah ! s'écrie-t-il, c'est que vous ne savez pas quelle belle vigueur il m'apporte depuis qu'il est entré dans ma vie ! Jamais je ne travaille mieux que lorsqu'il est plus particulièrement hideux et qu'il sue davantage le poison. Un vrai coup de fouet dans tout mon être cérébral, une poussée qui me remonte, qui me fait m'asseoir passionnément à ma table de travail avec le furieux désir d'avoir du génie !... il tonifie, raffermit, élargit le cerveau et je lui dois certainement la flamme des meilleures pages que j'ai écrites (2). »

En tous cas, il fut copieusement servi. Même après sa mort, les crapauds vinrent croasser sur les marches de sa tombe et l'on peut voir qu'ils continuent à excrémenter sur le cadavre. Cette fureur que les années ne parviennent pas à calmer, s'explique fort bien si l'on consent à voir dans la foule des insulteurs de l'écrivain, les personnages mêmes qu'il a mis dans ses romans. C'est pour eux comme une sorte de revanche contre celui qui a si magistralement exhibé leurs tares, leurs crimes et leurs saletés. Ce sont les Butaud, les Lantier, les Macquart ; c'est Saccard, l'oiseau de proie ; Sanier, le bandit de presse, et les Nana, les Coupeau, les locataires de la maison de *Pot-Bouille*, les boursiers de

(1) *Une Nouvelle Campagne.*
(2) *Ibid.*

l'*Argent,* les fuyards de la *Débâcle* qui se coalisent contre lui. Tous ces enfants se révoltent contre leur père, s'insurgent contre celui qui leur a donné l'immortalité. Basse vengeance d'une basse humanité ! Zola l'avait si clairement compris qu'il se détournait rarement de son labeur pour s'occuper de la tourbe de ses insulteurs et qu'il ne parlait d'eux qu'avec un sourire de mépris, laissant tomber ces mots qu'on retrouve à chaque instant sous sa plume : « Ah ! les pauvres gens ! »

II

Pour mieux comprendre Zola, il faut le suivre dans la vie, devenir le témoin de ses débuts littéraires, connaître ses premiers rêves, ses espoirs, ses déceptions, ses douleurs, ses doutes. Paul Alexis nous a laissé là-dessus un livre qu'on ne peut se dispenser de consulter, si l'on veut consciencieusement biographier l'auteur de *Germinal* (1).

Emile Zola n'est pas venu au monde dans la bonne ville d'Aix, comme beaucoup l'ont cru et l'ont dit. Il est né en plein cœur de Paris, au numéro 10 de la rue Saint-Joseph, à deux pas du Boulevard, de la Bourse et des Halles. Son père était italien et s'appelait François Zola. On se souviendra sans doute des étranges accusations dont il fut l'objet, au cours de l'affaire Dreyfus, alors qu'on cherchait à atteindre l'artisan de la revision et à diminuer le fils en salissant la mémoire du père. Accusations dont l'injustice fut abondamment démontrée mais qui, même justifiées, n'auraient absolument rien prouvé contre l'écrivain. Ce qu'on sait du père de Zola, c'est que venu en France de bonne heure, il exerça à Marseille la profession d'ingénieur et qu'au prix de mille efforts, au milieu d'obstacles qui paraissaient insurmontables, en dépit des inerties et des mauvaises volontés, il put faire construire un canal destiné à donner de l'eau à la ville d'Aix. Ce travail lui prit plusieurs années, nécessita de nombreux voyages. Ce fut dans un de ces voyages que l'ingénieur épousa une jeune fille de Paris, Emilie Aubert, qui, un an après, donnait naissance au futur écrivain.

Il y a donc dans Emile Zola un mélange de sang italien et de sang français. Il faut observer aussi que, quoique né accidentellement à Paris, il a passé son enfance à Aix, sous le chaud soleil de Provence. Les psychologues ne manqueraient pas de tirer de ces constatations de précieuses conclusions. Contentons-nous d'enregistrer les faits sans chercher les rapports mystérieux qui peuvent bien exister entre son œuvre, son talent, son esprit et ses origines. D'autant qu'il est assez dif-

(1) Paul Alexis : *Émile Zola,* notes d'un ami.

ficile de préciser l'influence dominante dans la formation du caractère de ce travailleur patient et obstiné qui n'a rien du tempérament italien, de la fougue méridionale ou de la gouaillerie parisienne et fait songer plutôt à un vigoureux paysan, un de ces paysans tenaces, robustes et optimistes de France.

Mort de bonne heure, François Zola laissa son fils âgé de sept ans ; il fut élevé par sa mère et ses grands-parents, au milieu d'une gêne persistante, parmi des procès incessants où partait le peu d'argent légué par le père. Bientôt, le jeune Emile fut placé au collège, après un stage assez court à la pension Notre-Dame. Il y resta quatre ans et demi et s'y conduisit en bon élève, récoltant, chaque année, nombre de prix. A partir de la *troisième*, il commença à manifester un goût très précis pour les sciences, alors qu'au contraire il éprouvait une répulsion marquée pour le grec et le latin. Il se montrait déjà le travailleur méthodique, patient et modéré qu'il devait être plus tard. En même temps, il s'essayait à la littérature, écrivait un grand roman historique sur les croisades, une comédie en trois actes et en vers : *Enfoncé le pion !*

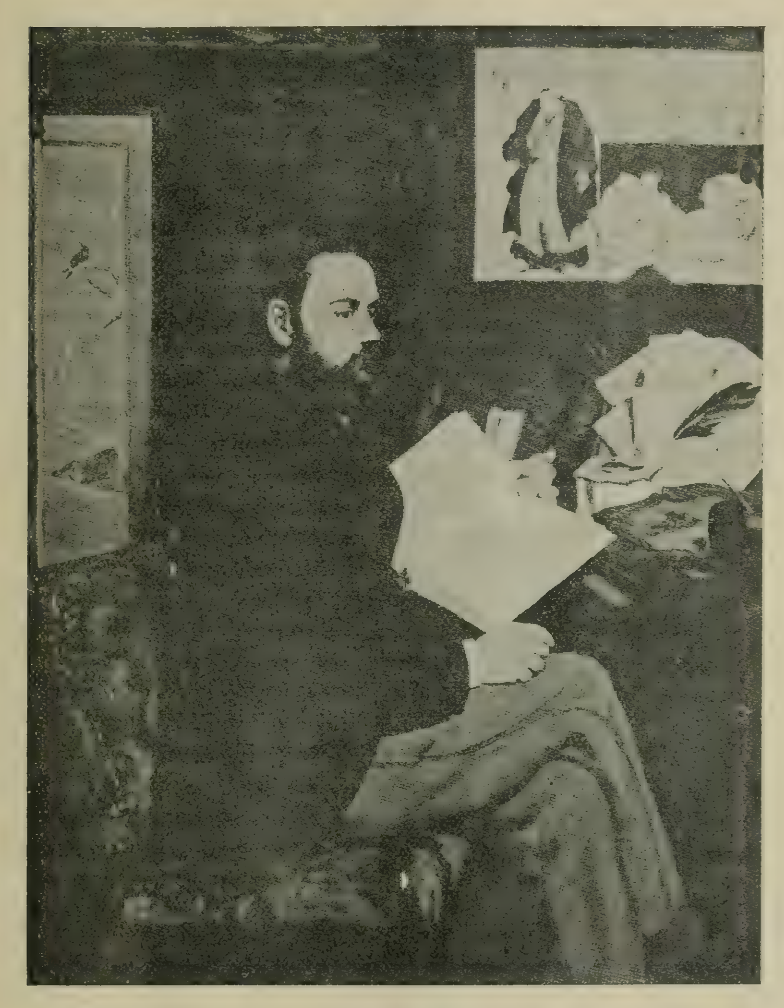
A ses côtés, un jeune élève poursuivait ses études avec lequel il ne tarda pas à se lier. Ce jeune élève s'appelait Cézanne. Tous deux devaient se retrouver à Paris et batailler côte à côte. En attendant ils utilisaient leurs vacances à courir la campagne, un livre de vers sous le bras, le plus souvent de Musset, ainsi que l'a raconté Zola lui-même. Ces premières années sont souvent évoquées dans les romans de l'écrivain naturaliste. Outre les *Contes à Ninon*, volume de jeunesse où l'on trouve des pages sur ces souvenirs, on sait le rôle que joue la ville de Plassans, qui n'est autre que la ville d'Aix, dans les premiers romans de la série des *Rougon-Macquart*.

Peu à peu, cependant, la famille qui se saignait pour permettre au jeune Zola de continuer ses études, tomba dans une gêne très proche de la misère. D'abord, les grands-parents moururent. Sa mère fut obligée de vendre le mobilier et de partir pour Paris chercher des protections. Puis un beau jour, Zola dut la rejoindre. Il arriva dans la capitale un soir de février de l'année 1858.

*
* *

Grâce à un ancien ami de son père, Zola put continuer ses études au lycée Saint-Louis où il entra après avoir obtenu une bourse. Il y demeura un peu plus d'un an. En 1859, il se présentait au baccalauréat, était reçu à l'écrit et échouait à l'oral, par suite de la mauvaise volonté d'un examinateur. Zola ne se laissa pas abattre pour cela. Il s'en alla passer ses vacances à Aix et se représenta, en novembre, à Marseille. Un nouvel échec le découragea définitivement. Il renonça au diplôme et revint à Paris.

Alors commence pour Zola une existence de misère et d'épreuves. Il se trouve seul à Paris et sans ressources. Il lui faut s'occuper de gagner



ÉMILE ZOLA

Tableau peint par Manet (Salon 1868).

Extrait : *Emile Zola en Images*, par John Grand-Carteret. 1 vol., 3 fr. 50 ; chez Juven.

son existence. Pour commencer l'ami de son père, M. Labot, qui lui avait fait déjà obtenir sa bourse au lycée, lui procure une place de soixante francs par mois aux Docks, rue de la Douane. C'était maigre.

Zola garda cet emploi deux mois à peine, puis se retrouva sur le pavé sans moyens d'existence. Cela dura deux années entières. Ce fut une période de noire misère. Malgré tout, le futur écrivain ne perdait pas courage. L'ambition littéraire le tenait. Il rimaillait des vers, adressait des nouvelles à de vagues feuilles de province. Parmi les poésies de cette époque, rassemblées par la suite sous le titre : l'*Amoureuse Comédie*, on en trouve de fort curieuses et qui ne laissent point deviner l'historien des *Rougon-Macquart*. Paul Alexis nous en a exhibé, en outre, quelques-unes d'inédites. Ce sont : *Rodolpho*, l'*Aérienne*, *Paolo*, etc... C'est mauvais, franchement mauvais. On y sent surtout l'influence de Musset. On y voit que Zola n'était pas encore débarbouillé de la « sauce romantique ». Citons, à titre de curiosité, ce fragment :

VISION

Est-ce une enfant blonde, est-ce un rêve,
Un fantôme, une fleur d'amour,
Que je vis un soir sur la grève,
Comme un blanc parfum qui s'élève,
Flotter sous les baisers du jour ?

Est-ce une rêveuse indolente,
Une amoureuse d'ici-bas,
Qui, sur la vague murmurante,
Suivait la forme souriante
D'un amant lui tendant les bras ?

Est-ce, souriant à l'aurore,
Le bouton expirant demain ?
Est-ce la fleur qui vient d'éclore,
Parfumée et brillante encore,
Déjà gisant sur le chemin ?

Est-ce notre humaine misère,
Nos vains rêves, nos vains regrets,
Et notre éternelle chimère,
Qui se dessèche et tombe à terre
Comme la feuille des forêts ?

Des amoureux est-ce une fée,
Qui les protège nuit et jour,
Et qui, de romarin coiffée,
Mêlait à la brise étouffée
Son haleine, philtre d'amour.

Est-ce une ondine blanche et frêle,
Aimant un enfant de la nuit,
Et souhaitant, pauvre immortelle,
S'il n'était immortel comme elle,
D'être mortelle comme lui ?
. . . .

N'insistons pas trop méchamment sur ces vers. Zola sortait du collège et venait à peine de s'échapper des campagnes provençales ; il avait encore dans les oreilles la chanson des cigales et dans les yeux la lumière du soleil.

Ces poèmes, on s'en doute, n'enrichissaient pas leur auteur. Durant d'interminables années, Zola connut les affres de la faim, logeant dans d'ignobles garnis, parmi des filles et des souteneurs, au milieu de descentes de police, telles qu'il nous les a racontées dans *Nana*. Il rêvait alors d'un grand poème : la *Genèse,* sorte de trilogie scientifique et philosophique où il se proposait de raconter la naissance du monde. Il avait déjà commencé cette œuvre immense qui n'a jamais été terminée et qui se compose uniquement de ces huit vers :

Principe créateur, seule Force première,
Qui d'un souffle vivant souleva la matière,
Toi qui vis, ignorant la naissance et la mort,
Du prophète inspiré donne-moi l'aile d'or.
Je chanterai ton œuvre et, sur elle tracée,
Dans l'espace et les temps je lirai ta pensée.
Je monterai vers toi, par ton souffle emporté,
T'offrir ce chant mortel de l'Immortalité.

C'est tout. Dans cette idée de raconter l'histoire de la création, on sent déjà la tendance de l'écrivain aux vastes projets et aux études de longue haleine. Bientôt, dans son cerveau, devait naître la pensée de l'*Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire.*

* * *

Vers la fin de l'année 1861, Zola put, grâce à la recommandation d'un membre de l'Académie de Médecine, ami de sa famille, entrer chez Hachette, au bureau du matériel. Il passait là ses journées à ficeler des paquets. Le soir, rentré dans sa chambre, il écrivait des contes. Il avait définitivement renoncé à la poésie. Ses premières nouvelles : *Le Sang, Simplice, Les Voleurs et l'Ane, Sœur des Pauvres, Celle qui m'aime,* sont de cette époque.

La misère, désormais était vaincue. Mais c'était toujours la gêne,

avec son cortège de dettes et d'humiliations. Cela dura des années encore. Mais Zola était plein de confiance. Il travaillait avec acharnement. Ses anciens camarades, Paul Cézanne et Baille, étaient venus le rejoindre. Le premier se destinait à la peinture, l'autre était élève à l'Ecole Polytechnique. Tous trois se communiquaient leurs rêves, leurs désirs, leurs ambitions, s'encourageaient, se remontaient. D'autres jeunes gens, venus d'Aix, entre autres le poète Antony Valabrègue, faisaient partie de la petite bande. Déjà Zola avait pris l'habitude de recevoir ses amis tous les jeudis et de leur offrir une tasse de thé. « A ces premières réceptions, écrit Paul Alexis, on y trouvait la même tasse de thé et la même poignée de main affectueuse, le même accueil bonhomme de celui que la légende représente comme un malade d'orgueil passant sa vie à adorer son nombril et à se le faire adorer par une bande de galopins. » Pourtant, Zola était terriblement ambitieux ; il rêvait de conquérir la gloire et l'une des premières places parmi les écrivains de son temps ; il rêvait de bouleverser les traditions littéraires et de renouveler les formules. Ambitions très légitimes, d'ailleurs, au service desquelles il mettait sa ténacité, sa capacité de travail, son énergie farouche, prêt à passer sur le « ventre des autres pour réussir » ainsi qu'il l'explique lui-même dans ses premières lettres publiées depuis. Chose curieuse ! A un moment où tout était à la politique, où les jeunes gens se réunissaient pour conspirer contre l'Empire et parler de la République, la « bande » Zola, ne s'intéressait qu'à la littérature, professait pour la politique et les politiciens un mépris superbe, un mépris que Zola montra pendant son existence entière.

« J'ai eu, écrira-t-il plus tard, lors de mon début dans les lettres, un mépris extraordinaire pour la politique. Non seulement, je m'en désintéressais, d'un air superbe d'écrivain qui dédaignait de descendre à cette basse besogne, mais je jugeais les hommes qui s'en occupaient avec une sévérité outrageante, les regardant en bloc comme des sots et des inutiles (1). »

*
* *

Le premier volume publié par Zola fut un volume de vers, cette *Amoureuse Comédie*, dont nous venons de parler et qui fut éditée par son patron, Hachette. Suivirent ensuite, en 1864, les *Contes à*

(1) *Une Nouvelle Campagne*. Quelques années avant, dans le *Figaro* (1880), sous ce titre : *Le Parti de l'Indignation*, Zola s'élevait avec véhémence contre les politiciens. Son article se terminait ainsi :

« Aux armes ! aux barricades ! Nous sommes trente-cinq contre un, nous n'avons qu'à descendre dans la rue pour les supprimer. Plus de républicains, plus de légitimistes, plus de bonapartistes, rien que des citoyens libres qu'on a trop ennuyés et qui ont fait justice ! »

Ninon. L'année après, le jeune écrivain débutait au *Petit Journal,* où il donnait quelques articles, collaborait à la *Vie Parisienne* et au *Salut Public,* de Lyon, où parurent ses études et ses critiques réunies plus tard sous le titre : *Mes Haines* (1). Enfin, cette même année 1865, parut son premier roman : *La Confession de Claude,* chez Lacroix.

Alors Zola, sentant le terrain plus solide sous lui, démissionna de son emploi de chez Hachette, et résolut de gagner sa vie uniquement avec sa plume. Les difficultés, cependant, n'étaient pas entièrement aplanies. Il ne lui fallait pas sônger à vivre de ses livres. Il se lança dans le journalisme. Villemessant, alors directeur de l'*Evénement,* le prit avec lui et lui donna une rubrique: *Livres d'aujourd'hui et de demain.* Ses appointements étaient fixés à cinq cents francs. C'était la première fois que Zola touchait une pareille somme.

Très satisfait de ses articles littéraires, Villemessant confia le Salon à Zola. Mais, cette fois, les choses marchèrent moins bien. La première étude souleva une émotion extraordinaire. Cet inconnu qui se dressait contre les illustres de son temps et s'attaquait aux traditions provoqua une tempête. Zola exaspéra les lecteurs avec sa défense opiniâtre de Manet, alors inconnu et bafoué. Cette période de lutte est peut-être la meilleure de son existence littéraire. Avant de juger les artistes, Zola proposait qu'on jugeât d'abord les juges, auxquels il reprochait d'avoir refusé les œuvres de Manet et de Brigot. Puis il tombait à bras raccourcis sur les célébrités officielles, déclarant qu'il faisait peu de cas de la poudre de riz de Cabanel, exaltant le *Dîner sur l'herbe,* de Manet, et la fameuse *Olympia,* qu'il déclarait mettre bien au-dessus de la Cléopâtre en plâtre de Gérome ou des jolies personnes roses et blanches de Dubuffe. « Ceux qui doivent trembler, écrivait-il, ce sont les faiseurs, les hommes qui ont volé un semblant d'originalité aux maîtres du passé ; ce sont ceux qui calligraphient des arbres et des personnages, qui ne savent ni ce qu'ils sont ni ce que sont ceux dont ils rient. Ceux-là seront les morts de demain ; il y en a qui sont morts depuis dix ans lorsqu'on les enterre, et qui se survivent en criant qu'on offense la dignité de l'art si l'on introduit une toile vivante dans cette grande fosse commune du Salon (2). »

---

(1) A cette époque, alors que Zola, encore inconnu, cherchait à placer sa copie dans des revues éphémères, il lui arriva de se présenter, un poème en mains, aux bureaux du *Travail,* périodique du Quartier. La rédaction délibéra sur ce poème et, sur l'avis de... Georges Clemenceau, le refusa. Parmi les rédacteurs du *Travail,* on comptait Pierre Denis et un jeune étudiant en droit qui débuta par une étude sur Edgard Quinet. Ce jeune étudiant s'appelait Jules Méline.

(2) *Mes Haines.* On a pu voir par la suite si Zola disait juste. Il faut remarquer, à ce propos, qu'on a élevé des doutes sur le sens et les connaissances artistiques de Zola. On a prétendu que ses articles lui étaient inspirés par les Manet et les Cézanne dont il s'assimilait, avec cette facilité qui le caractérise, les théories. Il n'est pas facile de se prononcer là-dessus. Il y a *l'Œuvre* où Zola expose ses

Le résultat de cette campagne fut que Villemessant, troublé par les protestations, lui retira le Salon. Zola fit alors ses adieux au public et s'expliqua une dernière fois. On trouve dans cet article quelques irrévérences à l'égard de Fromentin, une défense de Corot, auquel cependant il reproche ses nymphes; de Daubigny et de Pissaro, auquel il dit: « Merci, monsieur, votre paysage m'a reposé une bonne demi-heure, lors de mon voyage dans le grand désert du Salon. » Puis il revient encore sur Manet, et déclare « qu'il l'a défendu, comme il défendra, dans sa vie, toute individualité franche qui sera attaquée. » « Je suis toujours, dit-il, du parti des vaincus. Il y a une lutte évidente entre les tempéraments indomptables et la foule. Je suis pour les tempéraments et j'attaque la foule. »

* * *

Après une année aussi bien remplie, Zola était connu; mais il s'était attiré de redoutables inimitiés. Il avait commencé à exposer sa conception du « roman expérimental ». Il s'était battu contre des gens redoutables et redoutés tels que Barbey d'Aurevilly, qu'il appelait le « catholique hystérique ». Il avait attaqué sans réserves Victor Hugo, le dieu du moment. On ne devait pas lui pardonner ses audaces.

Son Salon terminé, Zola publia, dans l'*Evénement*, le *Vœu d'une Morte*, qui n'eut aucun succès. En même temps, pour vivre, il écrivait un roman-feuilleton: *Les Mystères de Marseille*. Puis, sous le titre: *Marbres et plâtres*, il entreprenait une série de portraits signés « Simplice ». Flaubert, Taine, Edmond About, Jules Janin défilèrent dans l'*Evénement*. Puis, cette feuille ayant été supprimée, Zola collabora quelque temps au *Figaro*. Cela nous mène à l'année 1867. L'écrivain commença alors à travailler à son premier volume: *Thérèse Raquin*.

Thérèse Raquin fut publiée dans l'*Artiste*, revue dirigée par Arsène Houssaye, sous le titre: *Une histoire d'amour*. Le roman parut en-

---

conceptions en art avec une sûreté de jugement qui semble prouver que son *Salon* était bien de lui et de lui seul. Mais, d'autre part, trente ans plus tard, dans le *Figaro*, Zola, qui ne fréquentait plus alors les Manet, les Degas, les Cézanne, écrit, sur le Salon, des choses déconcertantes. Après s'être plaint de la « note claire » qui domine, et de l'abus qu'on fait de la tâche, il s'emporte contre « la théorie des reflets ». On sent qu'il n'y comprend plus rien. « Rien n'est plus délicat, écrit-il, à saisir et à rendre que cette décomposition et ces reflets, ces jeux du soleil où, sans être déformés, baignent les créatures et les choses. Aussi, dès qu'on insiste, dès que le raisonnement s'en mêle, en arrive-t-on vite à la caricature. » Puis Zola loue Alfred Stevens ; Detaille, « d'une précision et d'une netteté admirables » ; Roll, « le poète ensoleillé des foules et des espaces ». Il ajoute : « Je nomme ceux-ci, j'en devrais nommer d'autres, car jamais peut-être on n'a fait de tentatives plus méritoires dans tous les sens. » Il est heureux qu'il ne nomme pas les autres. Les premiers suffisent. De telles énormités sous la plume du défenseur des premiers impressionnistes font rêver.

suite en volume chez Lacroix, et obtint un certain succès. Dès son apparition, Louis Ulbach, qui faisait les lettres de Ferragus au *Figaro,* se mit à l'éreinter consciencieusement. Il alla jusqu'à parler de « littérature putride ». Déjà, avec *Madeleine Férat,* Zola s'était vu traiter d' « égoutier littéraire ». C'était le bruit qui commençait autour de ses livres et, avec le bruit, le succès assuré.

Mais Zola rêvait depuis longtemps de plus vastes sujets. Fortement influencé par Taine, il songeait à appliquer au roman la « méthode d'observation et d'expérimentation ». A l'exemple de Balzac, il fut tenté d'écrire toute une série de romans embrassant une époque et racontant l'histoire d'une famille, expliquée par les règles de l'hérédité et les modifications apportées à ces règles par les milieux. Pendant plusieurs mois, il étudia obstinément l'histoire naturelle, dressa son plan, traça son arbre généalogique, qu'on retrouve dans le *Docteur Pascal,* puis signa un traité avec son éditeur pour les quatre premiers romans. En mai 1869, il commençait la *Fortune des Rougon.*

III

Il nous faut maintenant examiner quelques-unes des critiques qui ont été formulées sur l'écrivain. On lui a reproché d'abord de manquer de psychologie. Il est certain que Zola n'est pas un psychologue à la façon de Bourget, par exemple. Il n'est pas de « ceux qui font des expériences dans la tête de l'homme » ; il « fait des expériences sur l'homme tout entier ». Mais, à la vérité, ses personnages, tels qu'il les prenait, soit dans un milieu de mineurs, comme dans *Germinal,* soit parmi les ouvriers de l'*Assommoir,* soit parmi les paysans de la *Terre,* avaient-ils besoin qu'on analysât si minutieusement leur mécanisme cérébral ? L'état d'âme d'une Mayolin, d'une Mlle Saget (*Le Ventre de Paris*), d'une Mme Lerat (*Nana*), réclamait-il une étude aussi méticuleuse et aussi fouillée que celui d'un Julien Sorel? Ne suffisait-il pas d'indiquer leur physionomie par un trait pris sur le vif, de leur souffler la vie et de les faire évoluer dans leurs milieux respectifs?

C'est là ce que, de bonne heure, conçut Zola. Avant lui, Flaubert s'était écrié: « Soyons des miroirs grossissants de la vie. » Zola, lui, se révolte contre ceux qui ne voient que « l'homme intérieur », le « pantin métaphysique » ; il explique que l'homme n'est pas sensiblement différent de l'animal, qu'il est soumis aux lois inexorables de l'hérédité, qu'il peut se modifier selon les milieux où il vit, selon l'ambiance où il trempe. Le roman devient ainsi un chapitre d'histoire naturelle. Le rôle du romancier doit être assimilé à celui du savant, qui classe, observe et décrit.

L'observation, cependant, ne saurait suffire. Il faut la compléter

par l'expérimentation. Ce n'est pas tout que de choisir un tempérament, d'en démonter et remonter le mécanisme ; il faut ausi instituer des expériences, voir comment un individu donné, avec ses tares, ses vices, ses facultés, se comportera dans des circonstances et des milieux donnés. C'est ce que l'écrivain explique très nettement (*Préface de la Fortune des Rougon*):

« Je me propose d'étudier comment une famille, un petit groupe d'êtres, se comporte dans une société, en s'épanouissant pour donner naissance à dix, à vingt individus qui paraissent assez dissemblables, mais que l'analyse montre intimement liés les uns aux autres... Et quand je tiendrai tous les fils, quand j'aurai entre les mains tout un groupe social, je ferai voir ce groupe à l'œuvre comme acteur d'une époque historique ; je le créerai agissant dans la complexité de ses efforts. »

Le projet était grandiose et paraissait devoir excéder les forces et le talent du romancier. On a pu voir pourtant que Zola a su le mener à bien. Prenez les œuvres des psychologues qui s'amusent à écrire l'histoire minutieuse et détaillée de l'âme, et voyez s'ils ont jamais pu donner à leurs romans l'intensité de vie qu'on trouve dans Zola. Ce qui intéresse les psychologues, c'est l'étude d'un cas particulier, d'un état d'âme étrange ou morbide. Ce qui préoccupe, avant tout, Zola, c'est l'étude de la vie débordante, entière, pleine. Ses héros ne constituent pas des cas particuliers, ce sont des types généraux, incarnant des catégories, des classes d'individus. S'il est exact d'affirmer que l'homme intérieur fut fermé à Zola, en revanche, il faut bien reconnaitre qu'il a su analyser l'âme des foules avec une maitrise et une passion que nul écrivain n'a atteint avant lui, pas même Balzac, qui demeure inférieur à ce peintre minutieux et puissant, au style large et coloré.

*
* *

Cependant, malgré son souci de réalisme et son besoin de vérité, Zola comptera peut-être parmi les romantiques. Quoiqu'il ait pu faire, il a gardé jusqu'au bout l'empreinte de Hugo et de Musset. En vain, s'est-il élevé contre «la convention idéaliste qui ne voit que l'âme et néglige le corps » ; en vain, a-t-il accusé le « coup de folie romantique » et s'est-il refusé à « voir le monde dans un affolement cérébral, dans la vision des nerfs détraqués ». Malgré ses efforts persistants, il n'est point parvenu à se débarrasser de son tour d'imagination romantique. La beauté de son œuvre, où se manifestent à la fois les tendances romantiques et réalistes, vient d'ailleurs de cela. Né au « confluent de Balzac et de Hugo », en même temps qu'il s'avère l'observateur rigoureux de l'homme, Zola devient le poète épique de son époque.

Jules Lemaître, qui n'est pas tendre pour l'auteur de *Nana,* a fort bien vu et indiqué l'idéalisme (1) de celui qu'il appelle l'auteur d'une « épopée fangeuse », et auquel il reconnaît formellement un extraordinaire don de création. Il considère son histoire des *Rougon-Macquart* comme une épopée moderne. Ce qui est certain, c'est que Zola, tout en négligeant de fouiller profondément l'âme, parvient, selon le procédé romantique, à donner la vie à tout ce qu'il touche. Prenez la *Bête humaine,* voyez cette machine qui s'enfonce dans la nuit, sans frein, sans conducteur. N'a-t-elle pas une analogie évidente avec ce canon désemparé de *Quatre-Vingt-Treize,* auquel Hugo prête une pensée et qu'il fait bondir et rebondir sur un navire, comme une bête révoltée, s'acharnant après ses maîtres. De même, dans la *Fortune des Rougon,* ce cimetière, où l'on voit les morts souffler leur haleine aux visages de Miette et de Silvère et les inviter à l'amour.

Dans *Germinal,* c'est le Voreux qui devient une sorte de monstre, « avale les hommes par bouchées de vingt et de trente, d'un coup de gosier si facile qu'il semble ne pas les sentir passer », avec « son air mauvais de bête goulue accroupie là pour manger le monde ». Dans l'*Assommoir,* c'est l'alambic du père Colombe « avec ses récipients de forme étrange, ses enroulements sans fin de tuyaux » ; dans le *Ventre de Paris,* ce sont les Halles; dans *Au Bonheur des Dames,* c'est l'énorme magasin qui mange les petits commerçants, absorbe tout un quartier.

On pourrait multiplier les exemples. Zola, d'ailleurs, savait parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus. Il semble même qu'il a particulièrement souffert de ne pouvoir échapper à une influence qu'il jugeait pernicieuse. « J'ai trop trempé dans la mixture romantique, écrit-il; je suis né trop tôt. Je le hais pour toute la fausse éducation littéraire qu'il m'a donnée. J'en suis et j'en enrage (2). » Et ailleurs : « Ah ! nous y trempons tous dans la sauce romantique. Notre jeunesse y a trop barboté; nous en sommes barbouillés jusquau menton (3). »

*
* *

Pourtant, ce poète, dont l'œuvre est débordante de vie et de lumière, s'est vu refuser tout style et toute littérature. Ce qui est vrai, c'est que Zola n'a pas l'écriture artiste. Il ne recherche pas la couleur des phrases et n'use pas du pointillisme littéraire comme les Goncourt. Il ne recherche pas davantage la précision du terme, le vocable juste comme Flaubert, ou la notation exacte fixée dans une phrase simple et

(1) *Les Contemporains.*
(2) *Le Roman expérimental.*
(3) *L'Œuvre.*

courte, comme Maupassant. Ses romans, surtout les derniers, abondent en répétitions, en clichés, en détails fatigants sur lesquels il insiste et revient trop souvent. Mais ce qu'il faut voir dans Zola, c'est l'ensemble. Jules Lemaître l'a excellemment expliqué : « Dans les romans de Zola, écrit-il, tout est largement construit, fait pour être embrassé d'ensemble et de loin; il ne faut pas chicaner sur les phrases, mais prendre cela comme cela a été écrit, par grands morceaux et par blocs et juger de ce que vaut le style par l'effet total d'un tableau (1). »

D'ailleurs, il ne faudrait pas exagérer. Si le style de Zola n'est pas sans défaut, il n'en est pas moins vrai qu'on rencontre, dans ses premiers romans surtout, des pages absolument irréprochables, et que telles de ses descriptions, celle du bois de Boulogne, par exemple, dans la *Curée*, sont d'une netteté et d'une pureté de forme admirables. Le style de Zola est avant tout fait de clarté; c'est le style d'un homme qui, sans recherches d'effet, s'efforce de rendre exactement, avec les mots appropriés, ses impressions et ses pensées. Il l'a parfaitement indiqué lui-même:

« Ah! la clarté, la limpidité, la simplicité, imaginez-vous que j'en meurs! Pour moi, il n'est pas certain que deux et deux font quatre, et il faut que je le prouve. Si mes livres sont si longs, si je me répète tant, c'est que je crains toujours de n'avoir pas été compris... Oh! pas septentrional pour un sou. Latin dans le cœur et le cerveau, amant fou des belles architectures symétriques, constructeur de pyramides sur le brûlant ciel bleu. Tel est mon état, je n'en comprends pas d'autre. Je voudrais la phrase de cristal, claire et si simple, que les yeux ingénus des enfants pussent la pénétrer de part en part, s'en réjouir et la retenir. Je voudrais l'idée transparente elle-même et d'une solidité de diamant dans le cristal de la phrase (2). »

IV

Continuons à examiner les critiques dirigées contre Zola. Un des principaux reproches qu'on lui a adressés, c'est celui de plagiat. Zola plagiaire. Voilà une accusation plutôt faite pour soulever les rires. Pourtant elle a été formulée. Zola n'a pas eu de peine à répondre à

(1) *Les Contemporains.* Jules Lemaître ajoute : « Je fais bien mon compliment à ces esprits fins et délicats pour qui la mesure, la décence et la correction sont si bien le tact de l'écrivain que, même après la *Conquête de Plassans,* la *Faute de l'abbé Mouret,* l'*Assommoir* et la *Joie de Vivre,* ils tiennent M. Zola en petite estime littéraire et le renvoient à l'école parce qu'il n'a pas fait de bonnes humanités et que peut-être il n'écrit pas toujours parfaitement bien. Je ne saurais me guinder à un jugement aussi distingué. »

(2) *Nouvelle campagne. A la jeunesse.*

ses détracteurs. Cela lui a donné simplement l'occasion de nous faire connaître ses procédés de travail, ses angoisses et ses tourments, durant la gestion d'une œuvre, de nous faire pénétrer plus avant dans son intimité.

« Que d'heures terribles, s'écrie-t-il, dès le jour où je commence un roman! Et quand il est fini, ah! quel soulagement. Non pas cette jouissance du monsieur qui s'exalte dans l'adoration de son fruit, mais le juron du portefaix qui jette bas le fardeau dont il a l'échine cassée (1). »

« Je pleure de rage, dit-il encore, sur mes manuscrits. — Je ne lance pas un livre sans le croire inférieur à ses aînés (2). »

Puis le romancier nous explique sa méthode de travail, comment il se documente, à quelles sources il puise. Il nous dit comment, à chaque roman nouveau, « il s'entoure de toute une bibliothèque sur la matière traitée », « interroge toutes les personnes compétentes », voyage, « va voir les horizons, les gens et les mœurs. » « Il ne s'agit pas, écrit-il, d'être un savant, de faire des découvertes, d'épuiser des vérités connues, mais simplement de savoir sur quel terrain on se trouve pour y bâtir l'hypothèse nouvelle qu'on apporte (3). »

« Comment veut-on, ajoute-t-il, que je n'aie vécu que de moi, que je n'aie pas puisé les matériaux d'une telle construction dans tout ce qui m'entourait ! » En effet. Et pour chacun de ses romans, Zola s'adresse à des amis capables de le renseigner utilement, tente des démarches, compulse, étudie. Pour la *Fortune des Rougon,* c'est le livre de Ténot sur les événements tragiques qui se passèrent dans le Var en 1851, qu'il met à contribution. Pour la *Curée,* Jules Ferry lui fournit des notes pour faire vivre les transformations du Paris du baron Haussmann. Il s'adresse à Maxime du Camp pour le *Ventre de Paris;* à Halévy, pour son théâtre, de *Nana;* le *Sublime* de Denis Poulot lui permet de construire l'*Assommoir;* Chauchat le documente pour écrire *Au Bonheur des Dames.* De même pour les autres romans. C'est tantôt Frantz Jourdain qui lui donne des notes sur l'architecture, tantôt le docteur Maurice de Fleury, tantôt Henry Céard pour la musique, Thyébaut pour les questions de droit.

Dès lors, Zola a le droit de hausser les épaules quand on l'accuse de plagiat. Il nous a dit comment il bâtit ses romans, à l'aide de quels matériaux il construit son œuvre. Et l'on peut voir qu'il n'outrepasse nullement les droits du romancier. On connaît les procédés, la méthode. C'est clair, c'est net. Où peut-on découvrir le plagiat là-dedans? L'écrivain n'a-t-il pas quelque raison de s'écrier: « J'ai passé

(1) *L'Œuvre.*
(2) *Le Roman expérimental.*
(3) *Nouvelle campagne.*

déjà plus de trente années de mon existence à créer, et les enfants sont là, plus de mille, sortis de moi, et des pages, et des pages, tout un monde de personnages et de faits. Est-ce que je n'ai point assez prouvé ma virilité de créateur d'hommes? Est-ce que ma famille n'est point assez vaste, comment voulez-vous que le rire ne me soulève pas, lorsqu'on m'accuse de voler les enfants des autres (1). »

*
* *

Ordurier!

Ça, c'est le grand reproche. A chaque roman nouveau de Zola, on est sûr de le retrouver. Depuis *Madeleine Férat,* on a essayé de l'écraser sous cette épithète. On l'a montré se complaisant dans la plus basse bestialité, vivant dans les saletés et les ignominies. On a même ajouté que l'écrivain prodiguait les détails obscènes par calcul et pour amorcer les lecteurs. Mais ce qui est le plus curieux, c'est que ceux qui accusent Zola de pornographie ne sont généralement pas exempts de reproches et formulent d'ordinaire leurs griefs dans un véritable langage de barrière (2).

Il n'est pas utile de répéter ici les arguments mille fois fournis en faveur du droit de l'artiste à tout dire, à tout exprimer, à tout peindre. Pourquoi le romancier, désireux de tracer un tableau exact de la vie, serait-il tenu de cacher certaines choses, de déguiser certaines « réalités? » Son rôle est de montrer aux lecteurs ce qu'il a vu lui-même et comment il a vu, sans rechercher si c'est ou non moral. « On ne s'imagine pas, dit Zola, un chimiste se courrouçant contre l'azote, parce que ce corps est impropre à la vie, ou sympathisant tendrement avec l'oxygène pour la raison contraire... Nous enseignons l'amère science de la vie, nous donnons la hautaine leçon du réel. Voilà ce qui existe; tâchez de vous en arranger... Je ne connais pas d'école plus morale et plus austère (3). »

Au fond, la morale n'a rien à voir en cette affaire. Le romancier n'a pas à s'en préoccuper. S'il lui convient de décrire un accouchement, c'est qu'il a trouvé l'accouchement dans la vie; s'il dépeint l'acte sexuel, c'est que cet acte sexuel fait partie de la vie. Les tares, les vices, les laideurs lui appartiennent; il lui faut, dans un souci de réalité, les faire passer impartialement sous les yeux des lecteurs. Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, que l'observateur doit froidement, méticuleusement analyser, sans se soucier de jeter un voile sur des choses que le bon ton exige de bannir, mais que la vérité réclame impérieusement.

---

(1) *Nouvelle campagne : Les droits du romancier.*

(2) Voir Léon Bloy : *Je m'accuse.* « J'ai connu, dit-il, une vieille putain qui aimait Zola à la furie. »

(3) *Le Naturalisme au théâtre.*

Il nous reste à contrôler l'accusation de pessimisme dont Zola a été l'objet. Il est étrange que tous les écrivains qui se sont occupés

Correspondance de Paris

Paris, mars 1879.

I

Je ne tiens par aucune attache au monde politique, et je n'attends du gouvernement ni place, ni pension, ni récompense d'aucune sorte. Ce n'est ~~point~~ pas ici de l'orgueil; c'est, au début de cette étude, une constatation nécessaire. Je suis seul et libre, j'ai travaillé et je travaille: mon pain vient de là.

D'autre part, il me faut établir un second point. Je suis un républicain de la veille. Je veux dire que j'ai défendu les idées républicaines dans mes livres et dans la presse, lorsque le second empire était encore debout. J'aurais pu être de la curée, je n'aurais pas eu à me rallier, à me convertir à la cause triomphante, si j'avais eu la moindre ambition politique. Il m'aurait suffi de me baisser pour ramasser les épis, après les avoir fauchés.

Ainsi donc, ma situation est nette. Je suis un républicain qui ne cherche pas à vivre de la république. Eh bien! (l'idée m'est venue) que cette situation ~~était~~ est excellente pour dire ~~bien~~ tout haut ce que je pense. Je sais pourquoi beaucoup évitent de parler: l'un attend une croix, l'autre tient à la place qu'il occupe dans l'administration, un troisième espère de l'avancement, un quatrième compte devenir conseiller général, puis député, puis ministre, puis, qui sait? président de la

Autographe d'Emile Zola.

d'étudier l'auteur des *Rougon-Macquart* aient découvert en lui une sorte de misanthrope, voyant tout en laideur, salissant tout ce qu'il

touchait. Comment ne s'est-on pas aperçu, au contraire, que Zola était un amoureux fervent de la vie, de la vie telle qu'elle se montre, en dépit de toutes ses saletés, de tous ses vices. Comment n'a-t-on pas observé que Zola, loin d'être le noir et malfaisant détracteur de la vie qu'on représente, était, au contraire, un esprit de bonté. « Zola était bon, affirme Anatole France. Il avait la grandeur et la simplicité des grandes âmes. Il était profondément moral. Il a peint le vice d'une main rude et vertueuse. Son pessimisme apparent, une sombre humeur répandue sur plus d'une de ses pages cachent mal un optimisme réel, une foi obstinée au progrès de l'intelligence et de la justice (1). »

Ce qui caractérise, en effet, Zola, c'est son large esprit de bonté, une pitié immense et débordante qui embrasse les hommes, les bêtes et les choses, qui va de la plante à l'animal. Tout ce qui vit, tout ce qui est l'intéresse, sollicite le poète qui est en lui. « La nature, écrit-il, c'est la force première, le moyen et le but, l'arche immense où toutes choses s'animent du souffle de tous les êtres (2). »

A chaque page, à chaque instant, son amour pour la vie apparaît. Ses personnages, si mauvais soient-ils, il se penche sur eux, nous démontre qu'ils ne le sont pas foncièrement, que c'est le milieu social qui les pourrit. Tous, d'ailleurs, ne sont pas aussi ignobles qu'on le prétend. Il y a Gouget, de l'*Assommoir,* l'ouvrier laborieux, loyal, admirable; Christine, l'épouse fidèle et aimante de l'*Œuvre;* Florent, le maigre rêveur du *Ventre de Paris.* Qu'on songe aussi aux miséreux sur le sort desquels le romancier s'efforce de nous apitoyer: les mineurs de *Germinal,* déroulant leur lamentable existence dans les corons sales et répugnants; qu'on se rappelle la promenade, dans *Paris,* de l'abbé Froment, à travers les quartiers pauvres de la Butte, parmi les taudis infects où nichent les Salvat.

« Je suis un homme, affirme Zola, qui aime les halles, les gares, les grandes villes modernes, les foules qui les peuplent, la vie qui s'y décuple, dans l'évolution des sociétés actuelles... Optimiste, oh! de tout mon être, contre le pessimisme imbécile, la honteuse impuissance à vouloir et à aimer. J'ai mis ma foi en la vie, je la crois l'éter-

---

(1) Anatole France : *Discours prononcé aux funérailles de Zola.* M. Bergeret ajoute : « Ce réaliste sincère était un ardent idéaliste. Son œuvre n'est comparable qu'à celle de Tolstoï. Ce sont deux vastes cités idéales élevées par la lyre aux deux extrémités de la pensée européenne. Mais celle de Tolstoï est la cité de la résignation. Celle de Zola est la cité du travail. »

Jules Lemaitre *(Les Contemporains)* prétend que Zola « avec l'ardeur sombre d'un fakir, maudit la vie dans sa source et l'homme dès les entrailles de sa mère ». Nous avons vu, d'autre part, qu'il en fait un poète épique, épris d'idéalisme. Mais l'on sait que Jules Lemaître jongle volontiers avec les contradictions.

(2) *L'Œuvre.*

nellement bonne, l'unique ouvrière de la santé et de la force. Elle seule est féconde, elle seule travaille à la cité de demain (1). »

Son amour de la vie est si grand qu'il s'attriste à constater les progrès de la dépopulation. Il rêve d'écrire un roman, le *Déchet,* où il dira « tout ce qu'une ville comme Paris tue de germes, dévore d'êtres à naître, consomme d'avortements ; une sorte de vaste poème où il plaidera les droits à la vie, avec toute la passion qu'il a dans le cœur (2). » En attendant, il part en guerre contre Schopenhauer, « avec sa théorie de la douleur de vivre, sa haine de la femme et de l'amour » : il bataille contre « nos petits Schopenhauer, nos petits Wagner, les dégénérés, les impuissants, les pâles éphèbes et les vierges insexuées, minces comme des perches » ; il souhaite « une société nouvelle, de braves hommes, de braves femmes, des ménages ayant chacun douze enfants, pour crier la joie humaine à la face du soleil » (3). Il va bien, le pessimiste.

De sa tendresse immense, il réserve une large part aux bêtes. Son œuvre est peuplée d'animaux, des lapins, des poules, des pigeons, des canards. Il y a la Minouche, la chatte délicate et curieuse ; le chien Mathieu, les chevaux Trompette et Bataille, les deux vieux martyrs de la mine ; la vache la Coliche, dont il a voulu « que les couches fussent le symbole de la vie immortelle, coulant de l'animalité et de l'humanité éternellement ». Il y a, enfin, le petit lapin blanc Pologne, si câlinement couché sur les genoux de Souvarine, qui aime à le caresser en rêvant le bonheur du monde par le fer et la flamme.

Tel est le pessimisme de Zola, ce pessimisme spécial qui lui fait aimer les hommes, les animaux, les plantes et jusqu'aux choses inanimées qui l'entourent ; ce pessimisme qui lui fait exalter la vie et lui dicte un hymne « à toutes les semences, à tous les germes, à la vie que j'ai aimée dans son plus humble frisson, à la vie dont ma seule ambition a été d'écrire l'immense poème, quitte à lui sacrifier les choses admises et sacrées, l'estime des gens pauvres qui ne peuvent admettre qu'on accepte tout et qu'on dise tout pour la gloire de la vie » (4).

---

(1) *Nouvelle Campagne.*

(2) C'est là l'idée première de *Fécondité.* Selon nous, Zola s'est trompé grossièrement. Il n'a pas su voir que la femme doit, avant tout, être affranchie du fardeau de la maternité. Son amour des grandes familles l'a empêché de noter la misère et la douleur qui résultent du trop grand nombre d'enfants dans un ménage de pauvres gens. Puis ce chant continuel à la famille, au « ventre sacré », aux « germes », à la femme féconde devient agaçant. Cette Bible des femmes en gésine est franchement ennuyeuse. *Fécondité* est peut-être le plus mauvais roman de Zola, avec *Travail* et *Vérité,* évangiles enfantins où l'auteur se répète pendant des centaines de pages.

(3) *Nouvelle Campagne.*

(4) *Ibid.*

V

Nous nous sommes efforcés de dégager la véritable personnalité d'Emile Zola, en combattant pied à pied les critiques générales dont on l'accable. Cette méthode nous a permis de montrer le poète amoureux, fervent et enthousiaste de la nature, dont l'ambition était de décrire la vie avec un souci de réalisme en même temps qu'il la chantait avec un optimisme inlassable. Deux êtres différents se heurtent dans Zola et finissent par s'harmoniser. Le réaliste, d'une part, qui s'efforce de voir les choses froidement et de les peindre d'un pinceau implacable ; l'idéaliste, que conduit un désir de plus en plus fort de justice, de bonté et de beauté. Il y a quelquefois lutte entre les deux, d'où le pessimisme apparent de certaines pages ; mais, le plus souvent, les deux tempéraments se fondent, et le poète fraternise avec l'observateur naturaliste.

L'histoire de Zola, depuis l'apparition du premier volume des *Rougon-Macquart*, est celle de ses livres et de son évolution intellectuelle. Désormais sorti de la médiocrité et de la gêne, il gagne de l'argent, édifie une fortune et commence à vivre bourgeoisement. Ce n'est que plus tard et à la suite de son rôle dans l'affaire Dreyfus qu'il jugera plus nettement les problèmes de son époque et montrera une compréhension plus claire des besoins sociaux.

Il est aisé de démontrer que d'un bout à l'autre de son existence littéraire, Zola n'a fait que marcher vers plus de vérité et plus de justice (1). Certes, comme tout homme, il a eu ses faiblesses et ses petitesses. Il fut une époque où il courut au devant du ridicule en s'obstinant à poser sa candidature à l'Académie (2), où il provoqua l'indignation en refusant de protester en faveur de Jean Grave (3).

---

(1) « Dans ses romans, dit Anatole France, il poursuivit d'une haine vigoureuse une société oisive, frivole, une autocratie basse et nuisible, il combattit le mal du temps : la puissance de l'argent. Démocrate, il ne flatta jamais le peuple et il s'efforça de lui montrer les servitudes de l'ignorance, les dangers de l'alcool qui le livrent imbécile et sans défense à toutes les oppressions, à toutes les misères, à toutes les hontes. Il combattit le mal social partout où il le rencontra. Telles furent ses haines. » (Discours aux funérailles de Zola.)

(2) On a essayé de couvrir Zola de ridicule, au moment de sa candidature à l'Académie. Pourtant, si l'on admet l'utilité de l'Académie, on devra reconnaître que la place de Zola y était tout indiquée. D'autres écrivains indépendants sont sous la Coupole, sans que nul n'ait tenté de les bafouer à ce propos. Par exemple le fougueux Jean Richepin, qui a écrit autrefois des pages irrévérencieuses sur les académiciens, et qui aujourd'hui se met à plat ventre devant les immortels.

(3) En octobre 1899, le journal l'*Homme Libre* publia une lettre ouverte à Emile Zola (Dreyfus venait d'être gracié) lui demandant d'entreprendre une campagne pour la libération des anarchistes qui étaient au bagne (Monod, Liard-Courtois, Chevry, Beury, Lardaux, Vauthier, Régis, Meunier, etc...). Zola convoqua l'auteur de cette lettre et lui promit son concours. Il lui expliqua, en outre, combien il

Mais depuis, l'homme qui est devenu, selon l'expression d'Anatole France, un moment de la conscience humaine, a su, par le courage qu'il a montré et le dévouement dont il a fait preuve, mériter l'oubli, pour ses pitoyables erreurs.

Si l'on examine son œuvre dans son ensemble, et si on le suit, du jour où il publia ses premiers articles de combat jusqu'à l'instant où il laisse inachevé son dernier roman, on peut voir que Zola s'est efforcé d'aller toujours plus avant sur la route du progrès et de la vérité, que chaque fois qu'il a rencontré sur cette route un fléau, il l'a combattu, une injustice, il l'a dénoncée, et qu'ainsi il a fait une besogne de révolutionnaire.

Prenez-le au moment où il arrive sur la scène littéraire. Hugo trône alors en maître adulé et indiscuté. Tout de suite, Zola se met à guerroyer contre « les apothéoses creuses, les grands sentiments faux, les formules toutes faites et l'étalage de dissertations morales ». Aux fictions romantiques, il veut substituer les vérités scientifiques. Et du jour où il a compris que « le bonheur n'est pas dans le mensonge et l'ignorance; qu'il est hors de l'illusion, du rêve creux qui amollit et désespère, dans la vérité, l'acception courageuse de la vie qui mérite d'être vécue », il ne cesse de magnifier cette vie, de chercher cette vérité, but éternel vers lequel vont s'orienter tous ses efforts.

Avec les *Rougon-Macquart,* il entreprend la satire démesurée, caricaturale parfois, des mœurs, des vices de toute « une époque de folie et de honte » (1). Il attaque la vieille société, met à nu ses tares, ses injustices, dénonce le mensonge partout où il se glisse, arrache le masque des hypocrisies. Son *J'accuse* n'est pas d'hier. Il date du jour où Zola a pris une plume. D'un bout à l'autre de son œuvre, il n'a cessé d'accuser.

Il a accusé les politiciens et les hommes d'affaires de la *Cureé* et de l'*Argent;* il a accusé Son Excellence Eugène Rougon. Dans la *Faute de l'abbé Mouret,* il a accusé le monde clérical, l'ascétisme religieux; dans l'*Assommoir,* il a mis en cause la misère et l'alcool; dans *Nana,* c'est la perversion et le vice des classes supérieures; dans *Germinal,* c'est le capitalisme. Et dans ses autres romans, ce sont les grands magasins, les paysans, les gens de finance, l'armée; toute l'injustice, tout le mal qu'il a accusés.

---

regrettait de n'avoir pas signé la pétition en faveur de Jean Grave, autrefois. Sa réponse recueillie parut dans le numéro de l'*Homme Libre* du 18 octobre 1899. Dans l'*Aurore,* Henry Leyret la commenta. Ajoutons qu'à la suite de Zola, une campagne vigoureuse fut menée en faveur des anarchistes qui aboutit à la libération de cinq d'entre eux. On peut voir par cet incident quelle évolution s'était accomplie dans l'esprit de Zola et comment le bourgeois paisible, éclairé par les lueurs de ce grand drame que fut l'Affaire Dreyfus, en était arrivé à des conclusions révolutionnaires.

(1) *La Fortune des Rougon* : Préface.

Mais en même temps qu'il s'attaquait aux fléaux, Zola s'occupait des remèdes. Les questions sociales s'agitaient autour de lui, l'attiraient, sollicitaient sa curiosité. Il s'attachait à résoudre les problèmes qui se posent inexorablement; il en poursuivait la solution. On peut voir, par ses derniers livres: *Travail, Vérité,* dans *Paris,* déjà, que le socialisme avait entièrement conquis son esprit (1).

*
* *

Parfois, comme Renan, Zola semble admettre volontiers un gouvernement de lettrés, une sorte de mandarinat, de hiérarchie sociale avec les savants, les littérateurs, les artistes en haut de l'échelle, tenant les rouages de l'autorité. D'autres fois, au contraire, il penche pour le rêve de Proudhon: une société sans grands hommes, sans génie:

« Ils sont terribles, d'un danger social extrême. Pour le juste, dont le rêve est le plus possible d'équité et de vérité sur la terre, les petits de ce monde ayant chacun droit au morceau de pain quotidien, le grand homme devient un monstre qui terrifie les humbles et mange leur part. L'effort de la nature devrait être de le détruire, de le ramener aux proportions communes, frère pour ses frères (2). »

Ce ne sont pas là affirmations d'un homme malade d'orgueil, gonflé de vanité tel qu'on a voulu le dépeindre. Ce sont les tâtonnements d'un esprit assoiffé de fraternité et d'égalité, rêvant de la paix et du bonheur social. Bien avant l'affaire Dreyfus, où il devait se jeter à corps perdu (3), Zola poussait ce cri : « Encore de la lumière et plus de lumière encore, et tout le soleil qui flambe et qui féconde. » Il s'élevait contre le bas antisémitisme de son époque. Il s'affirmait internationaliste: « Désarmons nos haines, aimons-nous dans nos villes, aimons-nous par dessus nos frontières, travaillons à fondre les races en une seule famille enfin heureuse! Et laissons les fous, laissons les méchants retourner à la barbarie des forêts, ceux qui s'imaginent faire de la justice à coups de couteaux (4). »

---

(1) Ce n'est pas que nous admirions outre mesure ces Evangiles. Les derniers romans de Zola nous paraissent devoir compter parmi les plus mauvais. *Travail,* par exemple, n'est que le recommencement de *Germinal,* délayé, allongé, surchargé d'inutiles détails et agrémenté d'une « vision de l'avenir » plutôt puérile.

(2) *Nouvelle Campagne.*

(3) On est bien obligé de reconnaître, quel que soit l'esprit de parti, que Zola n'avait aucun intérêt à se jeter dans cette affaire. Sa gloire littéraire était immense, sa fortune respectable. Le calme se faisait peu à peu autour de son œuvre et nul doute qu'il ne fût parvenu tranquillement à l'Académie et aux honneurs. Son *J'accuse* réveilla toutes les fureurs, mit son existence en danger, souleva contre lui les foules hostiles du Palais de Justice. Qu'avait-il à gagner au milieu de ces haines et de ces colères, sinon la satisfaction du devoir accompli et la joie du « geste » ?

(4) *Pour les Juifs.*

Que restera-t-il de Zola? Jusqu'à quand et dans quelle mesure s'exercera son influence? Sans vouloir jouer au prophète, il est aisé de l'indiquer. L'influence de son œuvre dans la littérature moderne est indéniable; il n'est pas d'écrivains qui aient pu l'éviter. Certes, Zola n'a point laissé de disciples, au sens véritable du mot. Ses amis de Médan sont très différents du maître. Maupassant ne peut être considéré comme son élève, pas plus que Joris Karl, ni même Paul Alexis. Mais chacun d'eux se ressent, malgré tout, de l'influence de l'auteur des *Rougon-Macquart*. Ils ont vécu de Zola, profité de ses leçons, usé de ses méthodes et, malgré une éclipse momentanée du naturalisme, un renouveau de l'art idéaliste, mystique et romantique, on reviendra à Zola, à la peinture fidèle des mœurs et des vices d'une époque.

Zola restera comme homme d'action et de travail, par le bel exemple d'énergie et de ténacité qu'il a donné (1). Il restera comme poète. S'il n'a pas créé de « types », si ses personnages ont quelque peu des allures d'automates, animés d'une vie factice, en revanche, ses foules, ses milieux vivent avec une intensité prodigieuse. Peut-être même pourra-t-on lui reprocher d'avoir donné trop de place à l'étude du milieu et d'avoir écrasé l'homme sous l'immense poésie des choses. On lui fera un grief aussi d'avoir poussé trop loin la négligence de la forme, notamment dans ses derniers romans, où l'observation cède la place à la thèse et où l'entassement des détails devient fastidieux. Malgré ces imperfections, Zola demeurera comme une sorte de prophète moderne, de sublime visionnaire, chantant la vie avec ses joies, ses douleurs et ses espoirs, les yeux fixés sur l'avenir, qui s'en est allé sans avoir pu achever son œuvre et donner sa conclusion, léguant à ses descendants le soin de la continuer, de préparer le triomphe du vrai et du juste.

Derrière lui, d'autres viendront qui reprendront la besogne :

« Des hommes passaient, une armée noire, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes futures et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre (2). »

---

(1) « On ne vit que de science, écrit-il. C'est la science qui prépare le vingtième siècle. Nous serons d'autant plus heureux et honnêtes que la science aura davantage réduit, idéal, l'absolu, l'inconnu. » *(Le Roman expérimental.)* Et il ajoute : « Travaillez, travaillez, tout est là. »

(2) Fin de *Germinal*.



Le Gérant : Ernest REYNAUD.



EMILE ZOLA.

Composition de DE LA BARRE.
Gravé par FLORIAN pour la *Revue Illustrée* (15 février 1887).
Extrait : *Emile Zola en Images*, par JOHN GRAND-CARTERET.